

Recherches sociographiques



Pierre Alfred CHARLEBOIS, *La vie de Louis Riel*

Bernard Wilhelm

Volume 33, Number 3, 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056731ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056731ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Wilhelm, B. (1992). Review of [Pierre Alfred CHARLEBOIS, *La vie de Louis Riel*]. *Recherches sociographiques*, 33(3), 507–508. <https://doi.org/10.7202/056731ar>

Pierre Alfred CHARLEBOIS, *La vie de Louis Riel*, traduit de l'anglais par Pierre DESRUISSEAU et François LANCTÔT, Montréal, VLB Éditeur, 1991, 376 p.

Faire un compte rendu de cet ouvrage pose quelques problèmes, la version originale *The Life of Louis Riel* ayant paru en 1975 à Toronto chez N.C. Press Ltd. et ayant passé cinq fois sous la loupe des critiques en 1975 et 1976. *La vie de Louis Riel* de Pierre Alfred Charlebois est une version édition française intégrale, moins quelque deux cents photographies.

Traisons tout d'abord de la valeur de la traduction. Dans ce processus de pensée qui consiste à convoyer dans une langue d'arrivée le message d'une langue de départ, une action qui peut nous sembler si banale dans le contexte canadien du bilinguisme, mais qui demeure toujours en réalité une création de l'esprit unique et vitale, la qualité de la langue de départ, ici l'anglais, est importante. Or, les critiques de 1975 et 1976 jugent l'anglais de Charlebois comme un «eccentric text» (FETHERLING), une «elementary prose of choppy simple sentences» (WOODCOCK), un «highly readable account» (MAH), ou encore: «his pen is jerky» (DODDS). Le texte trouve grâce devant un seul critique, alors que trois autres l'estiment soit bizarre, soit tronçonné de façon primitive, une faute qui, selon Woodcock, serait due aux méthodes à tendances marxistes-léninistes de N.C. Press Ltd. Quoi qu'il en soit, les phrases courtes et hachées du texte anglais qui gênent si fortement certains critiques de l'édition originale semblent par contre avoir facilité la tâche des traducteurs, nous donnant un texte français clair et lisible.

Tout au plus avons-nous relevé quelques petites coquilles: une mention mal orthographiée de la ville de La Ronge dans le nord de la Saskatchewan et le nombre de 23 Métis se rassemblant dans les Plaines, alors qu'il s'agit manifestement de 230 personnes. Le texte français passe le test ultime d'une bonne traduction: celui de ne pas laisser voir quelle fut la langue de départ, ce qui est un bon point pour MM. DesRuisseaux et Lanctôt.

Si l'on en vient ensuite au sujet lui-même, il est vite apparent que Charlebois, présenté à l'époque comme un historien amateur collectionneur de documents et de photographies de Louis Riel et de l'histoire des Métis, est entré dans la chasse gardée des écrivains de Louis Riel et de la Rébellion des Métis, «the Louis Riel literary cottage industry» (FETHERLING), comme un chien dans un jeu de quilles, si on veut bien me permettre l'expression. La parole d'Évangile en ce qui concerne Louis Riel qui établit à jamais les limites entre le noir et le blanc, la vérité et la fiction, les bons et les méchants des événements du Manitoba de 1870 et de Batoche en 1885 a été gravée dans la pierre en 1963 avec la parution des ouvrages universitaires de George F. STANLEY intitulés, *Louis Riel* et *The Birth of Western Canada*. Depuis, on est chercheur universitaire dans la lignée de Stanley, c'est-à-dire qu'on se concentre sur les documents de la Compagnie de la Baie d'Hudson et sur ceux du gouvernement canadien, produisant des études sérieuses et difficiles à lire, ou on est un *outsider* (dictionnaire: concurrent dont les chances de vaincre sont faibles) plus enclin à se pencher sur d'autres sources ou sur des traditions orales, publiant un ouvrage de lecture agréable destiné à un vaste public et matraqué sans pitié par la critique universitaire. Il n'existe dans le monde cruel de la critique des clercs ni pitié, ni compromis, ni accommodements à l'amiable. Hélas, dans le «Louis Riel literary cottage industry», les victimes ne se comptent plus.

Néanmoins, tous les écrits universitaires, dont ceux de George F. Stanley, et tous les ouvrages destinés au grand public utilisent les mêmes sources et se recopient les uns les autres. Il est difficile depuis longtemps, sinon impossible, de trouver des documents originaux sur Louis Riel. La thèse du complot est la favorite de tous les auteurs: Sir John A. Macdonald est le

vilain qui complotte contre les Métis pour se sortir du guêpier qu'est la construction du Canadien Pacifique, les Orangistes de l'Ontario complotent afin de soulever l'opinion publique canadienne et punir les meurtriers de Scott, Mgr Taché complotte de concert avec le gouvernement conservateur pour sauvegarder l'influence de l'Église sur les Métis, et, bien entendu, Louis Riel et les Métis complotent contre le gouvernement de Sa Majesté. Chacun s'efforce d'appuyer sa théorie soit sur les archives de la Compagnie de la Baie d'Hudson, soit sur celles de Macdonald et du C.P.R., soit enfin sur les archives du clergé de Saint-Boniface. Le malheur est que personne n'utilise toutes les sources à la fois, ou ne base ses recherches sur des documents métis, ce qui rend le travail impeccable de Stanley «aussi plein de mensonges que tous les autres» selon l'avis obtenu de sources proches des milieux métis.

Le récit en traduction française est un plaidoyer passionné en faveur de Louis Riel et des Métis prononcé par un Charlebois écrivant dans la prose marxiste-léniniste à la mode il y a dix-sept ans. Fait curieux, la narration n'a pas trop vieilli, les événements de 1885 s'accommodant assez bien de la description d'un superpatriote luttant contre les sombres machinations des blancs envahisseurs. Les exagérations sont cependant devenues quelque peu gênantes: un Louis Riel comparé à un de Valera, à un Bolivar, à un Washington nous fait sourire, et le parti pris constant des bons Métis innocents luttant contre les vilains Anglophones et uniquement les Anglophones n'est pas historiquement correct, alors qu'il a été dit et redit que les colons canadiens-français n'ont jamais porté les Métis dans leur cœur et les ont souvent traités en inférieurs aussi sévèrement que les pionniers d'autres ethnies. Les passages où Charlebois parle de «peuple opprimé», de «prendre les armes pour éviter l'annihilation» sont aujourd'hui dépassés. Le cœur y est, mais le style sent son époque.

Un accident de recherche ou un oubli malencontreux fait que Charlebois semble n'avoir pas pris connaissance à l'époque de l'ouvrage, *Le Métis canadien* de Marcel GIRAUD, publié à Paris en 1945, et réimprimé à Saint-Boniface en 1984. Il n'en fait aucune mention dans la bibliographie. C'est dommage, car il aurait pu appuyer beaucoup mieux son argumentation. Giraud, qui connaît absolument tout sur les Métis, passe du primitivisme du bon Métis doux calqué sur le bon sauvage à la Jean-Jacques Rousseau à l'évolution des Métis en tant que groupe socioculturel émanant de la traite des fourrures. Cette interprétation fait de façon heureuse contrepois à un comportement métis expliqué uniquement en fonction des seuls agissements d'un gouvernement impérialiste et antipathique, ou d'un premier ministre alcoolique et mégalomane (la thèse du complot).

La vie de Louis Riel de Pierre Alfred CHARLEBOIS comblera un vide sur les rayons des librairies et des bibliothèques québécoises où le nom de Louis Riel se fait rare. Compte tenu de certaines réserves, la lecture sera agréable, et susceptible d'apprendre quelque chose à une génération souvent peu disposée à l'étude des héros de l'histoire.

Bernard WILHELM

*Institut de formation linguistique,
University of Regina.*
